

D'UNE GUERRE À UNE AUTRE: BOULE DE SUIF DE MAUPASSANT

La nouvelle *Boule de Suif* (1880) de Guy de Maupassant sera le point principal de notre analyse de la représentation des Prussiens/Allemands et des Français et de leurs complexes rapports lors de la guerre franco-prussienne en 1870-1871; dans le premier volet de notre article, nous nous concentrerons sur les points suivants dans les relations franco-prussiennes : la violence et les représailles de la part des Prussiens, la résistance et la collaboration. Nous ferons appel, surtout dans le second volet, à la nouvelle *Mademoiselle Fifi* du recueil *Mademoiselle Fifi* (publiée dans le *Gil Blas*, en 1882) puisque ces deux nouvelles sont le noyau du film *Boule de Suif* de Christian-Jaque datant de 1945 dans le but de voir comment ces rapports franco-prussiens (allemands) sont représentés et recontextualisés dans ce film qui se veut être une réécriture de ces deux nouvelles tout cela dans l'atmosphère de la fin de la Deuxième guerre mondiale.

Mots-clés: Maupassant, guerre, résistance, patriotisme, collaboration, lâcheté, prostituée, recontextualisation, réécriture, Christian-Jaque.

Publiée d'abord dans le recueil de nouvelles *Les soirées de Sedan*, puis dans le recueil éponyme *Boule de Suif*, la principale nouvelle *Boule de Suif* se présente comme le récit littéraire d'un voyage en diligence qui conduit des passagers de Rouen à Dieppe pour pouvoir s'embarquer en direction du Havre². Cette nouvelle recrée l'atmosphère de la guerre franco-prussienne de 1870, de l'invasion et de la défaite. Au cours de l'hiver 1870-1871, les Prussiens envahissent une partie de la France, occupent la Normandie et entrent dans Rouen. Cette invasion décide une dizaine de personnes à quitter la ville pour se rendre au Havre³, dans la zone non-occupée après avoir obtenu une autorisation. Elisabeth Rousset, surnommée Boule de Suif, et ses compagnons de voyage, tous disparates, fuient, par un froid matin d'hiver, l'avancée de l'armée prussienne. Installés dans la diligence, tous considèrent Boule de Suif, femme publique, avec mépris. Le voyage se faisant long, ils ne peuvent déjeuner comme prévu et se retrouvent affamés et sans provisions. En désespoir de

1 katarinamelic@yahoo.fr

2 À remarquer l'ironie de Maupassant sur le nom de la ville de destination des passagers. Le Havre représente certainement pour eux qui fuient sans lutter l'occupant prussien, un havre.

3 Déjà alors nous avons un partage en zone libre et zone occupée que nous allons retrouver dans le film de Christian-Jaque.

cause, ils finissent par accepter l'offre de Boule de Suif, la seule à avoir emporté de la nourriture, à partager ses provisions et la remercient et complimentent avec effusion. Ils finissent par arriver à Tôtes, à l'hôtel du Commerce tenu par monsieur et madame Follenvie. La diligence est retenue par l'officier prussien : ils ne pourront repartir que si Boule de Suif accepte de céder à ses avances. Bonapartiste et patriote, elle refuse par patriotisme. Les voyageurs ressentent pour elle de la sympathie, du respect voire une admiration. Mais, comme la situation menace de durer, ils se mettent à la convaincre de satisfaire l'officier dans l'intérêt de tous et conspirent. Harcelée et manipulée, Boule de Suif cède. Au matin, la diligence repart, et tous l'ignorent et la dédaignent. À l'heure du repas, ils mangent tous sans se soucier d'elle qui, pour ne pas retarder le départ, n'a pas eu le temps de préparer son panier de provisions. Trahie et humiliée, isolée et méprisée, elle pleure dans son coin.

I D'une guerre

Maupassant et la guerre

Depuis la fin de l'année 1866, l'antagonisme franco-allemand ne cesse de croître jusqu'à la proclamation de la guerre en juillet 1870 à cause des visées de la France sur le Luxembourg, du problème de la succession du trône d'Espagne et du désir de la Prusse de cimenter son unité nationale obtenue au Congrès de Berlin par une guerre. La Prusse est prête pour la guerre, la France ne l'est pas. Les forces prussiennes montrent vite leur supériorité et Napoléon III doit capituler. Lorsque la guerre est déclarée, Maupassant, étudiant en droit, est mobilisé. Il assiste à la déroute de l'armée française qu'il décrit dans l'introduction de *Boule de Suif* :

Pendant plusieurs jours de suite des lambeaux d'armée en déroute avaient traversé la ville. Ce n'était point de la troupe, mais des hordes débardées. Les hommes avaient la barbe longue et sale, des uniformes en guenille, et ils avançaient d'une allure molle, sans drapeau, sans régiment. Tous semblaient accablés, éreintés, incapables d'une pensée ou d'une résolution, marchant seulement par habitude, et tombant de fatigue sitôt qu'ils s'arrêtaient. On voyait surtout des mobilisés, gens pacifiques, rentiers tranquilles, pliant sous le poids du fusil; des petits moblots alertes, faciles à l'épouvante et prompts à l'enthousiasme, prêts à l'attaque comme à la fuite; puis, au milieu d'eux, quelques culottes rouges, débris d'une division moulue dans une grande bataille; des artilleurs sombres alignés avec ces fantassins divers; et, parfois, le casque brillant d'un dragon au pied pesant qui suivait avec peine la marche plus légère des lignards. (Maupassant 1984 :15)

Il est désillusionné par rapport à sa patrie, mais surtout par rapport à l'humanité. Maupassant, plein d'enthousiasme pour la guerre et assuré de la victoire française, a vite perdu ses illusions et s'est mis à regarder la guerre d'une façon plus objective. Ses expériences ont eu une influence sur sa vision pessimiste de la vie et laissé une haine pour la guerre. Dans sa chronique « La guerre »,

Maupassant fait état de la stupéfaction qui s'empare de lui lorsqu'il pense aux conflits, qui ramènent la civilisation moderne à une sorte de barbarie primitive:

La France, nation occidentale et barbare, pousse à la guerre, la cherche, la désire. Quand j'entends prononcer ce mot : la guerre, il me vient un effarement comme si on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, monstrueuse, contre nature.

Quand on parle d'anthropophages, nous sourions avec orgueil en proclamant notre supériorité sur ces sauvages. Quels sont les sauvages, les vrais sauvages ? Ceux qui se battent pour manger les vaincus ou ceux qui se battent pour tuer, rien que pour tuer ? Une ville chinoise nous fait envie : nous allons pour del prendre massacrer cinquante mille Chinois et faire égorger dix mille Français. Cette ville ne nous servira à rien. Il n'y a là qu'une question d'honneur national. Donc l'honneur national (singulier honneur !) qui nous pousse à prendre une cité qui ne nous appartient pas, l'honneur national qui se trouve satisfait par le vol, par le vol d'une ville, le sera davantage encore par la mort de cinquante mille Chinois et de dix mille Français.

Et ceux qui vont périr là-bas sont des jeunes hommes qui pourraient travailler, produire, être utiles. (Maupassant 1980: 292-293)

Maupassant est clair : toute forme de guerre est une absurdité. Rien ne justifie la guerre, quelle que soit sa nature. Lorsqu'il est question de guerre, la nation française n'est pas, selon les propos de Maupassant, moins barbare que les sauvages dans des contrées lointaines. On cache le vol et le meurtre sous la notion d'honneur, comme si on pouvait en changer sa nature. De plus, envoyer de jeunes hommes à la guerre ne contribue pas au développement de la France car ces mêmes hommes pourraient être plus utiles à la nation en travaillant et en produisant. Maupassant n'a guère d'illusions patriotiques et exprime, aussi bien dans ses chroniques que dans ses contes et nouvelles, son horreur devant la violence et les barbarie de la guerre des deux côtés. La guerre est l'espace du non-sens, de l'absurde, la négation de la civilisation. Maupassant ne condamne pas un parti ou l'autre : il juge l'acte guerrier en tant que tel. Maupassant a aussi exprimé les mêmes sentiments sur l'absurde de la guerre dans sa chronique «Zut». Au lieu de faire la guerre, les Français feraient mieux de travailler et produire :

Pas de guerre, pas de guerre, à moins qu'on ne nous attaque. Alors, nous saurons nous défendre. Travaillons, pensons, cherchons. La gloire du travail seule existe. La guerre est le fait des barbares. Le général Farre a supprimé les tambours dans l'armée; supprimons-les aussi dans nos cœurs. Le tambour est une plaie de la France. Nous en battons à tout propos. (Maupassant 1980 : 262)

Dans cette même chronique, Maupassant critique la tendance facile des Français à faire la guerre : «Ah! on nous insulte là-bas; ah! on crie : A bas la France! Nous allons voir, voisins, nous allons voir!» (Maupassant 1980 : 262) et appelle à la raison et à la logique. Maupassant exprime pourtant dans cette chronique une opinion pro-guerre puisqu'il écrit : « à moins qu'on ne nous attaque.» L'acte de guerre semble justifiable pour Maupassant s'il s'agit de défendre la

patrie. Toutefois, il a vite déchanté et s'est mis à regarder la guerre de la même manière pessimiste que la vie.

La défaite de la France a marqué l'imaginaire social de l'époque. Patriotisme, chauvinisme, idéologie anti-prussienne et esprit revancharde caractérisent la France de l'après 1870. La haine et la peur des Prussiens sont évoquées dans les contes, nouvelles, chroniques de Maupassant, qui ne se contente pas seulement d'exprimer la guerre selon le point de vue des Français envahis par les Prussiens et victimes de leur violence, mais qui dépeint aussi les soldats prussiens comme des jeunes garçons simples, parfois naïfs et sympathiques. En général, l'image des Prussiens que donne Maupassant semble concorder avec la vision revancharde typique de l'époque. Le Prussien (ou l'Allemand) représente la violence physique. Lorsque les Français réagissent, dans certaines nouvelles, contre la violence des Prussiens, la cruauté ne semble pas très différente. Les Français « envahis » manifestent une toute aussi grande violence et parfois, la cruauté habituellement associée aux Prussiens.

Dans le premier volet de cet article, nous allons donc prendre en considération les catégories suivantes qui ressortent du texte et dans lesquelles alternent les représentations de la guerre et de ses violences: les Prussiens envahisseurs, les Français envahis et résistants et les Français envahis et non-résistants.

Les Prussiens envahisseurs

Quand Maupassant représente la guerre de 1870 dans ses contes et nouvelles, c'est d'abord une image de brutalité, de violence qui en surgit; le contexte de la guerre et toute l'idéologie antiprussienne en vigueur à l'époque justifient la violence physique accomplie et la cruauté qui y sont souvent associées. Un préjugé récurrent sur la Prusse - cruelle, violente, barbare - est visible. Maupassant, ayant lui-même participé à la guerre, n'échappe pas au discours de son temps. Les contes qui abordent le sujet des Prussiens sous l'angle de la guerre mettent toujours en scène une violence physique sans justification, sans motivation particulière autre que la manifestation d'une cruauté presque innée, sous-tendant une affirmation idéologique : le Prussien est l'ennemi cruel du Français. Le seul contexte de la guerre justifie l'absence d'humanité. L'officier prussien dans *Boule de Suif* est un symbole de la tyrannie militaire qui ne prend même pas la peine d'expliquer son refus de laisser partir les voyageurs:

Parce que che ne feux pas. (Maupassant 1984 : 46)

Ainsi, dans la nouvelle *Mademoiselle Fifi*, Maupassant décrit la cruauté du commandant prussien, le sous-lieutenant Wilhem d'Eyrik, surnommé « Mademoiselle Fifi pour « sa tournure coquette, [...] sa taille fine qu'on aurait dit tenue en un corset, [...] et aussi de l'habitude qu'il avait prise, pour exprimer son souverain mépris des êtres et des choses, d'employer à tout moment la locution française – *fi, fi donc* qu'il prononçait avec un léger sifflement. (Maupassant 1982 : 7)⁴

4 On pourrait comparer taille fine et la tournure coquette de Mademoiselle Fifi à la taille de guêpe de l'officier prussien serré dans son uniforme comme dans un corset. Les deux sont blonds dans le texte, chic et vaniteux démontrant presque une homosexualité latente (et réparabile pour le lecteur) doublée d'un désir de domination absolue.

Dans *Mademoiselle Fifi*, l'invasion progressive et violente de l'ennemi est présente dès le début de la nouvelle :

Le major, commandant prussien, comte de Falsberg, achevait de lire son courrier, le dos au fond d'un grand fauteuil de tapisserie et ses pieds bottés sur le marbre élégant de la cheminée, où ses éperons, depuis trois mois qu'il occupait le château d'Uville, avaient tracé deux trous profonds, fouillés un peu plus tous les jours.

Une tasse de café fumait sur un guéridon de marqueterie maculé par les liqueurs, brûlé par les cigares, entaillé par le canif de l'officier conquérant qui, parfois, s'arrêtant d'aiguiser un crayon, traçait sur le meuble gracieux des chiffres ou des dessins, à la fantaisie de son rêve nonchalant. (Maupassant 1982 : 5)

Maupassant décrit par la suite le jeu de la mine qui est devenu le divertissement privilégié des soldats ennemis qui s'ennuient dans ce château; c'est un jeu qui montre la violence et la cruauté gratuite de l'ennemi:

Puis il s'écria : «Faisons la mine!» Et brusquement les conversations s'interrompirent, comme si un intérêt puissant et nouveau se fût emparé de tout le monde. La mine, c'était son invention, sa manière de détruire, son amusement préféré. (Maupassant 1982 : 10).

Le jeu est simple : il consiste en la destruction des objets d'art disposés à travers le château :

Aux murailles pendaient des toiles, des dessins et des aquarelles de prix, tandis que sur les meubles, les étagères, et dans des vitrines élégantes, mille bibelots, des potiches, des statuettes, des bonshommes de Saxe et des magots de Chine, des ivoires anciens et des verres de Venise, peuplaient le vaste appartement de leur foule précieuse et bizarre.

Il n'en restait guère maintenant. Non qu'on les eût pillés, le major comte de Falsberg ne l'aurait point permis; mais Mlle Fifi, de temps en temps, faisait la *mine*; et tous les officiers, ce jour-là, s'amusaient vraiment pendant cinq minutes. (Maupassant 1982 : 11)

Les soldats ne sont heureux que lorsque la destruction est bien réussie et commentent les nouveaux dégâts, comme de vrais experts. Ces objets détruits peuvent être compris comme métaphore des Français qui subissent la destruction et la violence des Prussiens. Cette nouvelle démontre la cruauté caractérisant les Prussiens. Le sadisme du général prussien, surnommé Mademoiselle Fifi, est évident; la prostituée Rachel, qui est violée par le commandant prussien, est traitée comme une bête :

[...] tantôt à travers l'étoffe, il la pinçait avec fureur, la faisant crier, saisi d'une férocité rageuse, travaillé par son besoin de ravage. Souvent aussi, la tenant à pleins bras, l'étreignant comme pour la mêler à lui, il appuyait longuement ses lèvres sur la bouche fraîche de la Juive, la baisait à perdre haleine; mais soudain il la mordit si profondément qu'une traînée de sang descendit sur le menton de la jeune femme et coula dans son corsage. (Maupassant 1982 : 18)

Si les Français sont victimes d'une cruauté physique injustifiée, les soldats prussiens sont associés à une cruauté et à une indifférence qui, en l'absence de motivation réelle, est beaucoup plus difficile à accepter pour le lecteur. Un parti est donc pris d'emblée : on condamne de suite les Prussiens. L'image que donne Maupassant de la guerre est dure : il n'en ressort absolument rien de positif. Il n'y a aucune justification à la violence gratuite des Prussiens, sinon dans la guerre elle-même et dans l'imaginaire collectif à propos des Allemands à cette époque.

Les français envahis et résistants et ... la prostituée patriotique

La guerre contre les Prussiens est aussi représentée du point de vue des Français dont le pays est occupé. Le Prussien est l'incarnation de la violence physique à laquelle les Français réagit. Les personnages ne sont plus maîtres de leur destin en temps de guerre, les Prussiens leur sont « imposés ». Ils n'ont aucun choix par rapport à la cohabitation avec leurs ennemis ; ils sont surveillés, contrôlés, forcés à les nourrir. La propriétaire de l'hôtel dans *Boule de Suif* dit ainsi :

Oui, madame, ces gens-là, ça ne fait que manger des pommes de terre et du cochon, et puis du cochon et des pommes de terre. Et il ne faut pas croire qu'ils sont propres. – Oh non! – Ils ordurent partout, sauf le respect que je vous dois. (Maupassant 1984 : 39)⁵

La violence physique de la guerre est précédée d'une violence psychologique qui permet de justifier les actes des Français. Des Français vont réagir par des actes tout aussi cruels que ceux des Prussiens ; mais, comme leurs actes sont justifiés, l'horreur est moins grande. Maupassant ne donne jamais de justification aux actes des Prussiens ce qui ne semble pas être le cas lorsqu'il décrit la réaction des Français. Placés dans une situation défensive, les Français n'engagent pas la guerre les premiers, ils réagissent.

On pourrait croire que Maupassant chercherait surtout à dépeindre la barbarie des Prussiens et à présenter les Français en victimes innocentes. Pourtant, tout comme les Prussiens qui n'avaient aucune raison d'agir de façon si cruelle envers les Français, ces derniers agissent de façon tout aussi déraisonnée face aux Prussiens qui sont aussi décrits comme de jeunes garçons innocents, voire sympathiques. La guerre est écrite et exposée de façon négative, mais elle est plus acceptable si les Français doivent se défendre. Maupassant relativise ainsi les actes des Français en leur donnant la possibilité de se justifier.

5 La saleté excrémentielle des Allemands est un stéréotype de l'époque. Les Goncourt écrivent le 10 et 11 mars 1871 dans leur *Journal* : « Un pamphlétaire scatologique aurait une spirituelle et féroce brochure sous ce titre : LA MERDE ET LES PRUSSIENS. Ces dégoûtants vainqueurs ont embrené la France avec tant de recherches, d'inventions, d'imaginaires dans ce genre, qu'elles méritent vraiment une étude physiologique sur le goût de ces peuples pour la chose excrémentielle. » ; « Le Roi-Empereur, arrivé à Reims, fut logé par l'archevêque de Reims dans la plus belle pièce de l'archevêché, que le roi ne trouva pas d'abord digne de sa grandeur. [...] Le lendemain, le roi-caporal chia dans l'encoignure de la croisée et se torcha le derrière avec les rideaux. » (Goncourt 1956 : 742-743)

Dans tous les contes où la violence de la guerre est exprimée du côté des Français, la violence survient lorsque les personnages décident d'essayer de reprendre le contrôle et de se débarrasser des envahisseurs. Boule de Suif raconte comment elle a essayé de résister à l'occupant :

J'avais ma maison pleine de provisions, et j'aimais mieux nourrir quelques soldats que m'expatrier je ne sais où. Mais quand je les ai vus, ces Prussiens, ce fut plus fort que moi! Ils m'ont tourné le sang de colère; et j'ai pleuré de honte toute la journée. Oh! Si j'étais un homme, allez! Je les regardais de ma fenêtre, ces gros porcs avec leur casque à pointe, et ma bonne me tenait les mains pour m'empêcher de leur jeter mon mobilier sur le dos. Puis il en est venu pour loger chez moi; alors j'ai sauté à la gorge du premier. Ils ne sont pas plus difficiles à étrangler que d'autres! Et je l'aurais terminé, celui-là, si l'on ne m'avait pas tirée par les cheveux. Il a fallu me cacher après ça. Enfin, quand j'ai trouvé une occasion, je suis partie, et me voici. (Maupassant 33:1984)

Boule de Suif n'est pas une commune prostituée car elle a une maison à Rouen et une bonne. Obligée de fuir Rouen, elle se retrouve en compagnie de gens bien plus rusés et malveillants qu'elle. Si Maupassant la représente comme quelqu'un de naïf, c'est plutôt à cause de sa nature généreuse qui la pousse à partager son repas, à vouloir aider. C'est quelqu'un qui est habitué à satisfaire aux exigences des autres, comme on peut le voir lorsqu'elle cède à l'officier prussien. Si elle avait été seule, elle aurait sans doute résisté jusqu'au bout ce que l'officier prussien a bien compris: c'est la raison pour laquelle il retient tous les passagers, et non pas seulement Boule de Suif. Il compte sur la faiblesse et la lâcheté des gens pour faire fléchir la jeune fille. Ne dit-elle pas à l'aubergiste de faire part de son refus à «cette crapule, à ce saligaud, à cette charogne de Prussien [...]» (Maupassant 1984 : 47). En politique, elle est bonapartiste et s'empporte contre Cornudet qui critique fortement cette «crapule de Badinguet» (Maupassant 1984 : 33)⁶. Les autres qui ont trahi l'empereur, ce ne sont, comme elle le dit, que des polissons :

J'aurais bien voulu vous voir à sa place, vous autres. Ça aurait été du propre, ah oui! C'est vous qui l'avez trahi, cet homme! On n'aurait plus qu'à quitter la France si on était gouverné par des polissons comme vous! (Maupassant 1984 : 33)

Même son attachement politique la marginalise vis-à-vis des autres voyageurs. Personnage contradictoire, prostituée et patriote, attachée à l'Église et à l'empereur, elle symbolise pour Maupassant la résistance contre l'occupant.

Et les Français envahis et moins résistants ...

Comme nous avons pu le voir plus haut, l'image que montre Maupassant de l'armée française est celle d'une armée en décomposition et sa débâcle en annonce une autre aussi. Si les Prussiens sont décrits comme des êtres violents, abjects, sans morale et sans pitié, les Français sont également représentés

⁶ Une note précise que Badinguet était le surnom donné à Napoléon III par les opposants au Second Empire.

comme hypocrites et profiteurs, voire malveillants. Une nuance s'impose toutefois, et c'est que les Prussiens représentent toujours la menace :

C'était l'occupation après l'invasion. Le devoir commençait pour les vaincus de se montrer gracieux envers les vainqueurs. (Maupassant 1984 : 18)

Il y avait cependant quelque chose dans l'air, quelque chose de subtil et d'inconnu, une atmosphère intolérable, comme une odeur répandue, l'odeur de l'invasion. Elle emplissait les demeures et les places publiques, changeait le goût des aliments, donnait l'impression d'être en voyage, très loin, chez des tribus barbares et dangereuses.

Les vainqueurs exigeaient de l'argent, beaucoup d'argent. Les habitants payaient toujours; ils étaient riches d'ailleurs. Mais plus un négociant normand devient opulent et plus il souffre de tout sacrifice, de toute parcelle de sa fortune qu'il voit passer aux mains d'un autre. (Maupassant 1984 : 19)

Pourtant, les Prussiens ne sont jamais totalement acceptés. Le narrateur explique :

[...] les mariniers et les pêcheurs ramenaient souvent du fond de l'eau quelque cadavre d'Allemand gonflé dans son uniforme, tué d'un coup de couteau ou de savate, la tête écrasée par une pierre, ou jeté à l'eau d'une poussée du haut d'un pont. (Maupassant 1984 : 19)

Une fois que la première peur de l'invasion est passée, un calme s'établit :

Dans beaucoup de familles, l'officier prussien mangeait à table. Il était parfois bien élevé, et, par politesse, plaignait la France, disait sa répugnance en prenant part à cette guerre. On lui était reconnaissant de ce sentiment; puis on pouvait, un jour ou l'autre, avoir besoin de sa protection. En le ménageant on obtiendrait peut-être quelques hommes de moins à nourrir. Et pourquoi blesser quelqu'un dont on dépendait tout à fait? (Maupassant 1984 : 18)

Ce qui ressort après l'introduction de Maupassant, c'est le côté profiteur des commerçants français. Ils sont satisfaits de la bonne entente qui s'installe entre eux et les Prussiens car ils pourraient, tôt ou tard, avoir besoin d'eux et, qui sait, en tirer quelque profit peut-être.

Maupassant fait une critique féroce de la bourgeoisie qui est dépeinte de façon négative. La réaction des compagnons de voyages face à Boule de suif, qui vient littéralement les sauver en se donnant à l'officier prussien, malgré sa hantise et son mépris de l'ennemi, montre qu'un bourgeois français ne vaut pas beaucoup et a certainement moins de morale qu'une prostituée. Maupassant met en scène des gens bien nantis et bien perçus par la société de l'époque: nobles, riches commerçants, religieuses – en somme, la base de la société. Mais aucun d'eux n'a la force de caractère de Boule de Suif. Elle est la seule à garder un certain idéal et à résister à l'envahisseur.

Voyons maintenant qui sont ces Français «résistants» et de quelle manière. Ces personnages expriment bien les valeurs patriotiques stéréotypées de l'époque, mais leurs actions en révèlent beaucoup plus sur leur véritable personnalité que leurs discours patriotiques :

On s'entretint de la guerre, naturellement. On raconta des faits horribles des Prussiens, des traits de bravoure des Français; et tous ces gens qui fuyaient rendirent hommage au courage des autres. (Maupassant 1984 : 32)

Avec Boule de Suif voyagent des nobles, les Bréville. Maupassant a emprunté le nom Bréville à un village normand. Les Bréville appartiennent à l'aristocratie. Le comte se sent supérieur par rapport à ses compagnons de voyage; diplomate et fin orateur, il cherche à les dominer par son esprit d'initiative et par ses discours adaptés à chaque situation. Il profite des circonstances pour atteindre ses fins et sait manipuler les autres pour convaincre Boule de Suif de céder. Il l'encourage à cet acte car :

Vous avez tort, madame, car votre refus peut amener des difficultés considérables, non seulement pour vous, mais même pour tous vos compagnons. Il ne faut jamais résister aux gens qui sont les plus forts. (Maupassant 1984 : 37)

Cette lâcheté est d'autant plus soulignée que le comte se vante d'être un descendant d'Henri IV auquel il s'efforce de ressembler physiquement. Il devient ainsi le porte-parole du groupe de conspirateurs. Le couple des Bréville se montre manipulateur car les deux époux savent très bien comment tirer avantage de leur statut social dans toutes les situations. Le comte n'est pas le seul à détenir le pouvoir du discours puisque sa femme prend aussi la parole. Bonne oratrice et fine psychologue, c'est elle qui, avec l'aide de la vieille religieuse, fait céder Boule de Suif :

La comtesse, mettant à profit l'autorité sacrée de la complice inattendue, lui fit faire comme une paraphrase édifiante de cet axiome de morale : «La fin justifie les moyens. (Maupassant 1984 : 55)

Les Bréville sont tout aussi lâches et hypocrites que les autres voyageurs. Même si Maupassant présente le comte comme un diplomate issu de trois générations d'ambassadeurs, il n'en a ni le courage ni la dignité.

Les Carré-Lamadon appartiennent à la bourgeoisie d'affaires. Ils ne sont pas décrits physiquement, à part Mme Carré-Lamadon dont Maupassant souligne la jeunesse, la beauté et le manque de mœurs. Elle trompe son mari, industriel normand, riche et respecté, mais plus âgé qu'elle. Celui-ci vit dans l'hypocrisie et cherche par l'argent et la réussite sociale à égaler les nobles. L'absence de convictions proroque chez lui des contradictions. D'une part, il admire l'armée, mais déplore qu'elle coûte aussi cher à l'État car elle emploie de manière improductive des bras que l'on pourrait utiliser pour «de grands travaux industriels» (Maupassant 1984 : 40). Maupassant critique à travers lui la grande bourgeoisie marchande. Mme Carré-Lamadon, elle, est la consolation des officiers prussiens stationnés à Rouen. Elle envie presque le sort de Boule de Suif ce que remarque Loiseau :

[...] les femmes, quand ça en tient pour l'uniforme, qu'il soit Français ou bien Prussien ça leur est, ma foi, bien égal. (Maupassant 1984 : 60)

Ce couple est un couple d'opportunistes ambigu aussi bien dans le domaine privé que celui politique.

Les Loiseau sont des marchands de vin en gros à Rouen. Eux aussi sont des arrivistes qui estiment que leur succès financier leur permet d'être l'égal des bourgeois et des nobles. Loiseau est vulgaire, malin, farceur, il montre très vite son esprit de bassesse en proposant à l'officier prussien de garder Boule de Suif et de laisser partir les autres. Puis, il se déclare prêt par la suite à la livrer à l'ennemi pieds et poings liés. Son manque de patriotisme est souligné par le fait qu'il va faire le voyage jusqu'au Havre pour réclamer à l'armée française en déroute le paiement du vin, plusieurs fois qualifié de médiocre, qu'il lui a vendu. Sa femme est tout aussi mauvaise et avare et aussi peu scrupuleuse que son mari, dont la «réputation de filou était si bien établie [...]» (Maupassant 1984 : 23).

Le groupe formé par les Bréville, les Loiseau et les Carré-Lamadon n'est solidaire que par la fortune qu'ils possèdent et s'efforcent de sauvegarder. Il est notable que dans ce groupe existe une certaine hiérarchie basée sur l'appartenance à une classe sociale. C'est le comte de Bréville qui va envoyer sa carte à l'officier prussien, carte à laquelle Monsieur Carré-Lamadon va ajouter son nom et ses titres. Les couples qui devraient représenter la bonne société sont loin d'en être. Ils sont tous hypocrites, lâches, insolents et égoïstes, dénués d'honneur et de dignité. Les valeurs qu'ils pensent représenter sont en fait vides et ne représentent qu'une apparence. Ils sont prêts à tout pour survivre.

Cornudet, désigné par son surnom «le démocr», affiche sa sympathie pour la Commune et se montre partisan du pouvoir populaire. Ennemi du régime impérial et de la bourgeoisie, il est fils de bourgeois qui a hérité d'une belle fortune. C'est un caractère plutôt déplaisant car il n'a guère montré des actes de bravoure. D'ailleurs, son courage le force à se replier vers le Havre au lieu de rester sur place et de lutter contre l'ennemi. S'il devrait être proche de Boule de Suif par ses convictions politiques et par son origine, il ne lui manifeste aucune solidarité. Il a d'ailleurs essayé, vainement, de la séduire la première nuit à l'auberge, et ne la soutient pas lors de la conspiration menée contre elle. Vexé par son refus, il ne lui manifeste non plus aucun réconfort lorsque celle-ci est rejetée par les voyageurs. Son patriotisme se limite à de beaux discours sur la patrie, la République, etc. Maupassant montre que la foi républicaine de Cornudet est tout aussi hypocrite que celle des religieux. Il n'est pris au sérieux par personne : ni par les républicains qui le jugent arriviste et vaniteux, ni par ses compagnons de voyage qui le méprisent et se moquent de lui. Lâche et hypocrite lui-aussi, il se plie à l'ordre établi.

Tous ces gens fuient pour préserver leur argent, ils ne restent pas pour défendre leur bien ou leur patrie. Ils représentent les valeurs patriotiques clichés de l'époque. Leurs actions sont plus révélatrices que leurs paroles. La première réaction des hommes est d'ailleurs de négocier leur libération avec l'officier prussien en promettant de lui donner ce qu'il veut. Ils essaient de négocier avec Boule de Suif. Leur tentative ayant échoué, il ne reste qu'à comploter pour la convaincre de se donner pour la patrie (qu'eux mêmes, répétons-le, ne défendent pas).

La présence des religieuses, une jeune et une vieille, permet à Maupassant de faire une caricature de la religion et de la fausse dévotion. Avec les trois

couples, elles représentent la bonne société qui a «de la Religion et des Principes» (Maupassant 1984 : 25). Présentées comme des automates de la religion et comme des bigotes – elles ont le même comportement et égrènent continuellement leur chapelet en marmottant des prières -, elles sont l'opposé de Boule de Suif. C'est la vieille religieuse qui, se mêlant à la conspiration, finit par convaincre Boule de Suif. Elles vont bien boire le vin mousseux de la victoire offert par Loiseau; dans la voiture, elles vont ignorer Boule de Suif, refusant de lui donner de la nourriture alors qu'elles s'étaient auparavant bien servies de la sienne. Elles vont mettre de côté le saucisson qui leur est resté au lieu de l'offrir à Boule de Suif montrant par là que le principe de la charité chrétienne et de l'amour du prochain est bien loin d'elles. De plus, la vieille religieuse devrait être celle qui pousser Boule de Suif à suivre le bon chemin, c'est-à-dire à respecter les valeurs de la religion et à renoncer à la prostitution. Pourtant, elle trahit les principes de son église et pousse Boule de Suif à se prostituer⁷. C'est elle qui va apporter l'aide décisive aux conspirateurs en déclarant :

- Alors, ma sœur, vous pensez que Dieu accepte toutes les voies, et pardonne le fait quand le motif est pur?
- Qui pourrait en douter, madame? Une action blâmable en soi devient souvent méritoire par la pensée qui l'inspire. (Maupassant 1984 : 55)

Cette déclaration est un soutien pour la comtesse de Bréville qui s'efforce de faire plier la jeune fille. Après les leçons sur le patriotisme et les exemples héroïques, la vieille sœur insiste sur le caractère altruiste du geste que devrait faire Boule de Suif en insistant sur sa mission auprès des soldats qu'elle va soigner et aider. Après ces mots qui correspondent à tous les désirs des voyageurs, Maupassant ne peut que constater:

Personne ne dit rien après elle tant l'effet semblait excellent. (Maupassant 1984 : 56)

Maupassant décrit la conspiration contre Boule de Suif comme un véritable siège :

On prépara longuement le blocus comme pour une forteresse investie. Chacun convint du rôle qu'il jouerait, des arguments dont il s'appuierait, des manœuvres qu'il devrait exécuter. On régla les plans des attaques, les ruses à employer, et les surprises de l'assaut, pour forcer cette citadelle vivante à recevoir l'ennemi dans la place. (Maupassant 1984 : 52-53)

Maupassant dans ce passage compare les conspirateurs, les Français envahis et non-résistants, à l'ennemi triomphant montrant tout l'absurde de la guerre : au lieu de combattre l'ennemi commun, le Prussien, les conspirateurs se préparent à attaquer une de leurs compatriotes en la forçant à se livrer à l'ennemi. Maupassant suscite une réflexion sur la collaboration des Français avec l'occupant, point qui sera repris d'une manière tout à fait différente dans le film de Christian-Jaque que nous verrons plus loin. La duplicité de tous ces

⁷ Maupassant souligne son opinion négative sur la religion et l'Église en décrivant le personnage du bedeau de l'Église comme un «vieux rat d'église» (Maupassant 1984 : 42) qui pactise avec les soldats prussiens. Il se soumet très vite à ceux-ci.

personnages est visible le lendemain de la nuit de Boule de Suif avec l'officier prussien. Tous la rejettent sans le moindre remords :

Personne ne la regardait, ne songeait à elle. Elle se sentait noyée dans le mépris de ces gredins honnêtes qui l'avaient sacrifiée d'abord, rejetée ensuite comme une chose malpropre et inutile. (Maupassant 1984 : 63)

et lui réservent un traitement particulier, malgré le fait qu'elle ait finalement cédé au Prussien pour eux :

Elle semblait un peu troublée, honteuse, et elle s'avança timidement vers ses compagnons, qui, tous, d'un même mouvement, se détournèrent comme s'ils ne l'avaient pas aperçue. Le comte prit avec dignité le bras de sa femme et l'éloigna de ce contact impur.

La grosse fille s'arrêta, stupéfaite; alors, ramassant tout son courage, elle aborda la femme du manufacturier d'un «bonjour, Madame» humblement murmuré. L'autre fit de la tête seule un petit salut impertinent qu'elle accompagna d'un regard de vertu outragée. Tout le monde semblait affairé, et l'on se tenait loin d'elle comme si elle eût apporté une infection dans ses jupes. Puis on se précipita vers la voiture où elle arriva seule, la dernière, et reprit en silence la place qu'elle avait occupée pendant la première partie de la route. On semblait ne pas la voir, ne pas la connaître; mais Mme Loiseau, la considérant de loin avec indignation, dit à mi-voix à son mari: «Heureusement que je ne suis pas à côté d'elle.» (Maupassant 1984: 61)

Une fois qu'ils ont obtenu ce qu'ils voulaient, les passagers se retournent vite contre la prostituée. Ces « gens de bonnes vertus » l'ont amadouée et manipulée pour ensuite mieux la rejeter. Ils ne montrent pas plus de sympathie envers elle que les soldats prussiens. Ils ne sont qu'intéressés, hypocrites, menteurs et ne valent pas plus l'un que l'autre. C'est donc le personnage de la prostituée qui semble le plus digne d'estime. C'est la seule, comme nous l'avons mentionné plus tôt, qui ait une certaine valeur patriotique. Elle manifeste une résistance fidèle à ses principes : en aucun cas, il ne faut céder à l'ennemi. Les bourgeois, et leurs femmes surtout, semblent plus enclins à se « prostituer » et à plier face à l'ennemi. Les femmes sont surtout montrées comme méchantes et plus disposées à céder à l'ennemi :

Mme Carré-Lamadon, qui avait connu beaucoup d'officiers et qui les jugeait en connaisseur, trouvait celui-là pas mal du tout; elle regrettait même qu'il ne fût pas Français, parce qu'il ferait un fort joli hussard, dont toutes les femmes assurément raffoleraient. (Maupassant 1984 : 50)

Le texte souligne à plusieurs reprises la préférence de Mme Carré-Lamadon pour les soldats. Si Boule de Suif finit par céder (tout le monde est contre elle), c'est parce qu'elle y est contrainte – l'histoire ne se terminera que si elle plie sous la pression. Elle finit par se résigner malgré ses valeurs patriotiques. Ce sont donc les femmes de la haute société, et non celle qui se vend, qui sont jugées dans ce conte. La prostituée est en quelque sorte valorisée puisque c'est la seule qui affiche une certaine « morale » et un patriotisme.

Les couches sociales ou les soldats qui devraient représenter les valeurs patriotiques ne possèdent pas ces mêmes valeurs. Maupassant qui n'affiche que très rarement des sentiments patriotiques, donne une dimension particulière aux prostituées qui portent leur patriotisme à un extrême pour pouvoir se venger et défendre leur patrie. Bien sûr, ce courage n'est guère reconnu et il est ironique que le seul personnage qui démontre son attachement aux valeurs patriotiques soit celui qui n'est pas respecté dans la société et n'a aucune considération dans la société réelle. Il y a certainement une raison qui explique ce choix de Maupassant : l'écrivain voulait effectuer une critique sociale. Maupassant ne cherche pas à valoriser particulièrement les prostituées, mais plutôt à dénoncer la fausseté de la bourgeoisie, associée normalement aux bonnes vertus et aux valeurs, en confrontant les personnages de bonnes conditions à de simples filles publiques, comme Boule de Suif ou Rachel. Pour Éliane Lecarme-Tabone, «la référence à la prostituée reste clairement pour Maupassant un instrument privilégié de dérision comique : même s'il ne partage pas le mépris des bourgeois pour ces femmes, il se sert des interdits et des censures communément liés à la prostitution pour atteindre certaines valeurs considérées comme sacrées.» (Lecarme-Tabone 1988 : 112). Dans ce cas, il s'agit de rabaisser des institutions comme la famille, la religion, l'armée. Attribuer le patriotisme à la prostituée, c'est donc la sauver en quelque sorte. Pour l'imaginaire collectif, la patrie renvoie à la femme et à la mère : Boule de Suif refuse de collaborer avec l'occupant (si elle finit par le faire, c'est qu'elle y est forcée), Rachel a causé la mort d'un officier dans *Mademoiselle Fifi*, tandis que Irma dans la nouvelle *Le lit 29*, empoisonne une grande partie de l'état-major prussien stationné à Rouen⁸. Grâce à la prostituée, Maupassant se venge de l'ennemi. Maupassant a très souvent critiqué ses contemporains, sans trop d'égard pour leur classe sociale. Cela dit, cela ne veut pas dire que Maupassant valorise particulièrement les prostituées, mais cherche plutôt à dénoncer la fausseté de la bourgeoisie. Même si Boule de Suif est finalement vaincue et humiliée, son comportement la réhabilite moralement. Elle est beaucoup plus estimable que ses compagnons de route.

II à une autre

Christian-Jaque a choisi de traiter ensemble deux textes de Maupassant : *Boule de suif* et *Mademoiselle Fifi* pour un faire un seul film *Boule de Suif*, produit par Artis Film en 1945, produit par). Les scénaristes du film sont Le scé-

8 C'est une situation quelque peu semblable qui est décrite dans *Le lit 29* du recueil *Boule de Suif*, à la différence où, dans ce cas-ci, le personnage féminin, Irma, se donne volontairement aux Prussiens pour leur transmettre la maladie vénérienne dont un soldat prussien l'avait contaminée en la violant. Ce qui rapproche ces deux nouvelles, c'est le sentiment patriotique de la femme qui se prostitue contre la lâcheté de l'homme de bonne réputation. Effectivement, l'amant « officiel » de la malade est un brave soldat, médaillé pour ses prouesses, apprécié de tous. Pourtant, lorsqu'il est confronté à la réalité de la maladie, ayant peur pour lui-même et ne considérant en aucun cas le sacrifice de sa maîtresse pour sa patrie, il la repousse et s'enfuit. La prostituée le désavoue brutalement.

nario Henri Jeanson et Louis Hée. L'action du film est située à Rouen en 1870. Dans cette partie de notre analyse, il s'agira de voir comment le cinéaste réutilise les textes de Maupassant à des fins tout à fait précises qui s'inscrivent dans un contexte idéologique, à savoir : la guerre de 1939-1945, la collaboration et le patriotisme et la résistance française. Le film se situe dans une zone non délimitée, voire floue entre la célébration de la Résistance et la dénonciation d'un important segment de la population française qui a collaboré avec l'occupant.

L'histoire de Boule de Suif nous étant connue, nous rappellerons brièvement la situation mise en place dans la nouvelle *Mademoiselle Fifi* afin de voir les transformations des textes effectuées dans le film. Dans *Mademoiselle Fifi*, des officiers prussiens, s'ennuient dans le château d'Uville, qu'ils ont réquisitionné et saccagé, et décident d'organiser un dîner avec des prostituées pour passer le temps. Un des officiers, surnommé « Mademoiselle Fifi » choisit parmi les prostituées une jeune femme juive nommée Rachel, qu'il blesse physiquement et moralement pour l'humilier dans son patriotisme. Au milieu du dîner, révoltée, elle le tue et s'enfuit. Elle se réfugie dans le clocher de l'église sous la protection de l'abbé Chantavoine, prêtre résistant qui refuse de sonner la cloche depuis l'occupation des Prussiens. A la fin de l'histoire, elle se marie avec un patriote qui a applaudi son action.

Nous allons voir comment les transformations de ces deux textes dans le film ont servi à leur recontextualisation. Précisons d'abord que *Boule de suif* et *Mademoiselle Fifi* tiennent deux discours différents sur la guerre franco-prussienne ; le premier est le récit d'une résistance impossible – un échec –, alors que le second raconte un acte glorieux. Dans le film, l'officier de l'auberge n'est pas visible ; il n'est présenté que de dos, dans un nuage de fumée, on ne voit que ses bottes. Ensuite, pour en faire une seule histoire, le scénariste a fait de Boule de suif et de Rachel un seul et même personnage. Un autre tissage se fait au niveau du lieu de l'action dans le film: lorsque le comte de Bréville parle du château d'Uville où il se rend, estimant que l'on ne peut pas occuper un chef-d'œuvre tel que le château, le cadre suivant montre que les officiers prussiens sont en train de s'amuser à détruire les meubles et les objets d'art. Les passagers de la diligence se rendent au Havre, mais font une halte forcée à Uville. Leur diligence est arrêtée en cours de route à cause d'une embuscade organisée par les francs-tireurs. Des soldats prussiens, à la recherche de femmes pour leur orgie, arrivent et enlèvent les femmes de la diligence (hormis les bonnes sœurs). Ils laissent les hommes qui sont par la suite accusés d'être des espions et emprisonnés parce qu'ils marchaient après le couvre-feu. Revers de l'histoire : ce sont des femmes distinguées qui sont invitées à l'orgie, et non pas des prostituées, ce qui redonne à l'histoire le ton ironique de Maupassant : les femmes respectables sont prises pour des prostituées lors du dîner organisé par les officiers. Madame Carré-Lamadon fait des allusions au temps où elle apprenait le piano à la maison que l'officier prussien comprend comme une maison close. Boule de Suif n'est plus, comme dans le texte de Maupassant, « [...] ronde de partout, grasse à lard, avec des doigts bouffis, étranglés aux phalanges, pareils à des chapelets de courtes saucisses, avec une peau lui-

sante et tendue, une gorge énorme qui saillait sous sa robe [...] » (Maupassant 1984 : 26). Dans le film, incarnée par Micheline Presle, elle devient séduisante. Le film de Christian-Jaque justifie la transformation de Boule de suif dans une réplique au début du voyage en diligence qui explique qu'elle a gardé son nom mais perdu sa graisse. Jusqu'à l'épisode de l'enlèvement, le texte original de *Boule de Suif* est respecté. Christian-Jaque tisse les personnages des prostituées Boule de Suif et Rachel dans un même personnage, et la prostituée juive disparaît dans le film. Dans l'époque de l'après-guerre immédiat, il était impensable de faire d'une femme juive, une prostituée et une résistante. C'est à Boule de Suif que revient son rôle. Il faut noter que Rachel dans le texte original se trouve dans une situation contraire à celle de Boule de Suif. Elle se donne volontairement aux Prussiens car c'est son travail et puis, les Prussiens sont réputés pour bien payer. Ce n'est pas parce qu'elle se prostitue que Rachel n'a aucune valeur patriotique, bien au contraire. Lorsque les soldats ennemis se vantent d'avoir conquis la France et bientôt les femmes de France, Rachel, en colère, brave l'officier en lui disant qu'il n'aura pas les femmes de France.

Chez Maupassant, les deux personnages de Boule de Suif et de Rachel se trouvent opposés : la première refuse ses charmes à l'ennemi, mais finit par céder, alors que la deuxième, consciente de sa position sociale, accepte de vendre ses charmes à l'ennemi. Cependant, elle résiste et ne cède point. La fin de la nouvelle de *Mademoiselle Fifi* est à l'opposé de celle de *Boule de Suif*. Alors que cette dernière est rejetée par les gens qu'elle défend, Rachel voit sa condition changée et améliorée grâce à son acte patriotique. Après avoir tué Mademoiselle Fifi, Rachel se réfugie à l'église du village et devient un symbole patriotique. Peu de temps après, elle épouse un patriote sans préjugés qui a su reconnaître la valeur de son geste et en a fait une femme égale aux autres. Si Boule de Suif et Rachel ont des valeurs patriotiques très fermes, leurs actions sont quand même différentes : l'une se soumet pour satisfaire les gens de bonnes vertus, l'autre se bat pour défendre ces mêmes personnes. Dans le film, Christian-Jaque fait de ces deux personnages un seul, héroïque et résistant, pour donner une image de la France résistante. La Résistance est d'autant plus soulignée que Cornudet fait la lecture de l'appel de Victor Hugo qui exige de la France de se réveiller, de prendre les armes et appelle à la Résistance. Le Cornudet du film est tout à fait différent de celui du texte de Maupassant. Son appel à la résistance ressemble à l'appel historique du général de Gaulle le 18 juin 1940 transmis de Londres. De plus, il est réellement blessé lorsqu'il tente de sauver Boule de Suif et les autres femmes des griffes de l'ennemi. Christian-Jaque a ainsi transformé le démocrate cynique de Maupassant en un partisan actif et déterminé ce qui va de pair avec le programme idéologique qui a émergé à la Libération. Cornudet devient un héros.

Un autre personnage qui subit des transformations idéologiques est celui du prêtre qui, dans *Mademoiselle Fifi*, refuse de faire sonner les cloches de l'église pendant l'occupation. Les Prussiens le remarquent mais n'en font pas grand cas. Dans le film, le rôle de l'église catholique est amplifié : non seulement, le prêtre ne fait pas sonner les cloches, mais il prend activement part à la Résis-

tance en allant plaider pour la vie d'un otage, et en cachant Boule de Suif après qu'elle a tué l'officier allemand. Si dans le texte de Maupassant, cette dernière scène est plutôt floue, Christian-Jaque montre dans toute une scène le prêtre et Boule de Suif en train de monter dans l'église à la recherche d'une cachette.

Par contre, ce que Christian-Jaque récupère directement du texte de Maupassant, c'est la représentation de la violence de l'ennemi. Dans la partie filmique tirée de la nouvelle *Mademoiselle Fifi*, l'officier refuse de sauver la vie d'un otage pour des raisons militaires : l'otage est un boulanger que l'on suspecte d'approvisionner en pain les résistants qui attaquent les troupes allemandes. Cette scène a été inventée pour le film dans le but de montrer la cruauté et les atrocités des Allemands, mais aussi pour souligner la résistance continue sous l'Occupation.

Il y a des analogies dans le traitement de la collaboration chez Maupassant et Christian-Jaque. Ce dernier reprend les points de Maupassant et introduit un niveau différent de lecture. Le commis de voyage de la nouvelle qui obtient des laissez-passer des Prussiens devient le « passeur » dans le film, celui qui est disposé à faire passer, pour de l'argent, dans la zone libre ceux qui peuvent se permettre de payer. De plus, son bureau est encombré de casques des Prussiens. Loiseau s'assied d'ailleurs sur un de ces casques, manquant de peu de se blesser lors de ce qui aurait pu être un contact proche avec l'ennemi. On retrouve dans le film l'attentisme du comte de Bréville et son admiration des Prussiens (ce qui peut rappeler vaguement la désignation par le Maréchal Pétain des Allemands comme des personnes correctes), la collaboration marchande de Loiseau qui est un écho du marché noir pendant l'Occupation. Carré-Lamadon et le comte sont des conseillers généraux chez Maupassant ce que souligne Christian-Jaque parce que le spectateur de l'époque pouvait facilement comprendre cela comme une référence à l'Assemblée nationale qui avait voté, en juin 1940, les pleins pouvoirs au maréchal Pétain.

La transformation la plus importante du texte de Maupassant touche donc au sens des récits qui sont re-constitués. En transposant les guerres de 1870 et 1940, Christian-Jaque crée un nouveau patriotisme : son interprétation politique est directement liée à l'époque de la Deuxième guerre mondiale car le film devient l'éloge du patriotisme national, ce que Maupassant s'était refusé à faire, laissant son récit pessimiste et ironique sans fin explicite. Dans ces deux nouvelles, Maupassant se montre satirique envers tous ses personnages, et le lecteur reste dans le flou : quel côté Maupassant prend-il ? Aucun, semble-t-il, si ce n'est celui d'être contre la guerre. Maupassant ne se montre pas antipatriotique, mais anti-guerre. La discordance entre les textes de Maupassant et le film est surtout visible dans l'explication des francs-tireurs dans *Boule de Suif* et dans le film. Dans la nouvelle, les francs-tireurs aux « appellations héroïques : « les Vengeurs de la défaite – les Citoyens de la tombe – les Partageurs de la mort » (Maupassant 1984 : 16) ont des airs de bandits :

Leurs chefs, anciens commerçants en draps ou en graines, ex-marchands de suif ou de savon, guerriers de circonstances, nommés officiers pour leurs écus ou la longueur de leurs moustaches, couverts d'armes, de flanelle et de galons, [...]

redoutaient parfois leurs propres soldats, gens de sac et de corde, souvent braves à outrance, pillards et débauchés. (Maupassant 1984 : 16).

Dans le film, le rôle des francs-tireurs est à la mesure de l'héroïsme et du mythe de la Résistance que l'on est en train de créer à l'époque : Christian-Jaque, qui a servi dans les Forces Françaises de l'Intérieur à la fin de la seconde guerre mondiale, y est sensible et met évidemment en scène la résistance du peuple français et des francs-tireurs qui sont maintes fois mentionnés et contribue à sa manière à ce que Rousoo a appelé : le résistancialisme⁹. Ils deviennent dans le film des résistants de la première heure; ce sont les seuls à combattre l'ennemi, à saboter ses lignes de communication. On entend dans le film des tirs de coups de feu destinés à rappeler au public la résistance de certains Français.

Maupassant et Christian-Jaque concluent différemment leurs projets. La nouvelle se termine avec le départ de la diligence. Alors que Boule de Suif pleure dans son coin, Cornudet fredonne, pour embêter les autres voyageurs, le couplet suivant de *La Marseillaise* : «Amour sacré de la patrie, / Conduis, soutiens nos bras vengeurs, / Liberté, liberté, chérie, / Combats avec tes défenseurs !» (Maupassant 1984 : 64). Maupassant ironise sur la collaboration et le refus de lutter car ces voyageurs ont préféré leur propre liberté à la liberté du pays. Dans le film, Cornudet se trouve en dehors de la diligence et refuse de continuer le voyage jusqu'au Havre en disant : « Je n'irai jamais du même côté que vous. Ma place n'est pas avec vous. J'ai horreur des mauvaises fréquentations. » Cette condamnation de Cornudet lui permet d'éviter les pièges de la passivité, du défaitisme et de la collaboration. Elle permet aussi de montrer la part de la résistance à la fin du film. Le mouvement de la caméra le prouve et permet une identification avec Cornudet. Il observe le cortège funèbre de Mademoiselle Fifi et esquisse un sourire quand il entend le son triomphant des cloches que le prêtre fait sonner à nouveau.

Christian-Jaque et Jeanson donne un portrait des collaborateurs tout aussi peu flatteur que Maupassant. Leur tissage des textes de Maupassant permet une lecture différente. Ce qui est troublant, à notre avis, est que le personnage de la prostituée Rachel disparaît tout à fait dans le film. Rachel, la brune, « une Juive dont le nez retroussé confirmait la règle qui donne des bec courbes à toute sa race [...] », (Maupassant 1982 : 16) est remplacée par Boule de Suif, la blonde. Au moment où rentrent au pays les premiers rescapés des camps de concentration et où l'on découvre la réalité de ces camps, il était impensable de faire le portrait d'une Juive qui se prostitue. De plus, faire d'une Juive la principale résistante aux Allemands aurait détourné le rôle de la France dans la déportation de la population juive. Le changement de Rachel en Boule de Suif est parallèle à celui de l'idéologie se mettant en place (et avec l'aval du général de Gaulle) – minimiser la collaboration française. Cela dit, l'approche elliptique de Christian-Jaque suggère et la complicité française dans la déportation et les

9 Selon Rousoo, le résistancialisme fait référence au mythe d'une France unifiée dans la résistance à l'ennemi pendant la guerre qui se crée vers la fin de la guerre et surtout dans les premières années d'après.

conséquences de la collaboration. L'absence de la prostituée suggère l'absence des déportés juifs français dont seulement un pourcentage infime est rentré.

Le texte de Maupassant, en passant de l'écrit à l'écran, connaît d'importantes modifications et interprétations. Ce qui ressort des nouvelles de Maupassant, *Boule de Suif* et *Mademoiselle Fifi*, comme nous avons pu le voir, c'est le sentiment de l'absurde et de l'inutilité de la guerre (à part pour les commerçants du marché noir), l'absence de valeurs patriotiques dans les classes de la société qui en sont la base : la bourgeoisie, l'aristocratie et le clergé. La lâcheté, l'égoïsme et l'esprit d'accommodation de ces classes a permis à l'ennemi prussien de vite occuper le pays, d'instaurer ses lois, d'imposer ses volontés et ses exigences, et son mépris envers la population qui a vite cédé. Maupassant montre le comportement et traitement brutal et violent du Prussien vainqueur. La seule personne qui oppose une résistance à l'ennemi est une prostituée : celle qui, en fin de compte, ne devrait pas le faire puisque son corps est sa marchandise. En attribuant le patriotisme à la prostituée, Maupassant essaie de sauver en quelque sorte la patrie et rabaisse des institutions comme la famille, la religion, l'armée. Un problème, crucial pour Maupassant, qui ressort de la lecture de ses nouvelles est l'inhumanité et la violence de l'ennemi à l'égard des vaincus. L'officier prussien qui retient les voyageurs par caprice symbolise la tyrannie, l'arrogance et la violence de l'ennemi. Autant les Prussiens sont décrits comme des êtres sans morale et sans pitié, autant les Français sont également représentés comme hypocrites et profiteurs. Christian-Jaque en adaptant ces deux nouvelles en un film reprend les réflexions et visions maupassiennes sur la violence de l'ennemi, la collaboration et la résistance, mais dans un contexte différent et modifié, faisant place à de nouvelles visions dirigées. Le film est l'écho de son époque : partant du texte de Maupassant sur l'attitude de défaitisme de la population française, par le biais des francs-tireurs qui ont réellement existé en 1870, mais en leur prêtant les idées des maquisards de 1944, Christian-Jaque donne un regard critique sur la collaboration et les collaborateurs avec l'occupant en France avant que ne soient étouffées pendant un long moment toutes discussions portant sur ce sujet en France. Dans le film, les Prussiens sont uniquement présentés comme des êtres violents, sadiques, voire incultes, grossiers, etc. Il était nécessaire à la Libération de reconstruire l'image nationale et de gommer certains des épisodes les moins glorieux de l'histoire de la France afin de donner l'image d'une France résistante dès la première heure. L'adaptation filmique de deux nouvelles différentes simplifiées et fusionnées fait le lien entre deux époques en ancrant le thème du patriotisme dans la tradition et l'idéologie nationale. Cette adaptation permet le dialogue entre ces deux nouvelles, et de libérer en quelque sorte les textes de Maupassant de leur ancrage littéraire et de leur donner de nouveaux sens puisqu'ils font part, malgré eux, d'un débat idéologique contemporain.

Bibliographie

- Бекер 2005 : С. Becker, *Lire le réalisme et le naturalisme*, Paris : Armand Colin.
- Бежен 1983 : М. Begin, La tension narrative, *Études littéraires*, 16 :1, 121-134.
- Доналдсон-Еванс 1981 : М. Donaldson-Evans, The Decline and Fall of Elisabeth Rousset : Text and context in Maupassant's «Boule de Suif», *Australian Journal of French Studies*, 18:1, 16-34.
- Грандадам 2007 : Е. Grandadam, *Contes et nouvelles de Maupassant : pour une poétique du recueil*, Presses des Universités de Rouen et du Havre.
- Гонкур 1956 : Е. & J. Goncourt, *Journal de la vie littéraire, 1864-1878*, tome II, Paris : Fasquelle-Flammarion.
- Лекарм-Табон 1988 : É. Lecarme-Tabone, Énigme et prostitution, у J. Lecarme, В. Vercier (ред.), *Maupassant – Miroir de la nouvelle – colloque de Cerisy*, Paris : Presses des Universités de Vincennes, 111-123.
- Лемоан 1957 : F. Lemoine, *Guy de Maupassant*, Paris : Éditions Universitaires.
- Мопасан 1980 : G. de Maupassant, La guerre, у *Chroniques I*, Paris : UGE, 292-296.
- Мопасан 1980 : G. de Maupassant, Zut, у *Chroniques II*, Paris : UGE, 262-267.
- Мопасан 1982 : G. de Maupassant, *Mademoiselle Fifi*, Paris : Albin Michel.
- Мопасан 1984 : G. de Maupassant, *Boule de Suif*, Paris : Albin Michel.
- Русо 1990 : J. Rousso, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris : Seuil.
- Салем 2000 : J. Salem, *Philosophie de Maupassant*, Paris : Ellipses.
- Сулејман 2006 : S. R. Suleiman, *Crises of Memory and the Second World War*, Cambridge: Harvard University Press.
- Шмит 1962 : А.-М. Schmidt, *Maupassant*, Paris : Seuil (Écrivains de toujours).

Катарина В. Мелић**ОД ЈЕДНОГ РАТА ДО ДРУГОГ:
BOULE DE SUIF ГИ ДЕ МОПАСАНА**

Резиме

Мопасанова прича *Boule de Suif* полазна је тачка наше анализе представљања Немаца и Француза и њихових сложених односа за време француско-пруског рата 1870. год. У првом делу нашег рада, сагледаћемо Мопасанов однос према рату, реакције и понашање како Француза тако и Немаца: немачке репресалије, отпор, колаборација. У другом делу овог рада, поред ове приче, осврнућемо се и на причу *Mademoiselle Fifi*. Ове две приче објединио је француски синеаст Кристијан-Жак, који је снимео филм под насловом *Boule de Suif* 1945. год. Филмска верзија ових прича уноси приличне измене које ћемо сагледати. Може се рећи да је извршена реконтекстуализација и *ре-креација* ових прича и немачко-француских односа све у контексту тек окончаног Другог светског рата.

Кључне речи: Мопасан, рат, отпор, колаборација, патриотизам, кукавичлук, проститутка, реконтекстуализација, ре-креација, Кристијан-Жак

Katarina V. Melić

VON EINEM KRIEG ZUM ANDEREN:
BOULE DE SUIF VON GUY DE MAUPASSANT

Zusammenfassung

Maupassants Erzählung *Boule de Suif* ist der Ausgangspunkt unserer Analyse der Darstellung der Deutschen und Franzosen und ihrer komplexen Beziehungen während des französisch-preußischen Krieges 1870. Im ersten Teil unserer Arbeit beobachten wir Maupassants Beziehung zum Krieg, Reaktionen und das Benehmen sowohl der Franzosen als auch der Deutschen: deutsche Unterdrückungen, Widerstand, Kollaboration. Im zweiten Teil dieser Arbeit berücksichtigen wir neben dieser auch die Erzählung *Mademoiselle Fifi* mit. Diese zwei Erzählungen hat der französische Cineast Christian-Jaque vereint, der den Film unter dem Titel *Boule de Suif* 1945 geschaffen hat. Die Filmversion dieser Erzählungen bringt beträchtliche Veränderungen, die wir beobachten, mit sich. Man kann sagen, dass eine Rekontextualisierung und Re-Kreation dieser Erzählungen und der deutsch-französischen Beziehungen im Zusammenhang des eben beendeten Zweiten Weltkrieges gemacht wurde.

Schlüsselwörter: Maupassant, Krieg, Kollaboration, Widerstand, Feigheit, Patriotismus, Prostituierte, Rekontextualisierung, Widergestaltung, Christian-Jaque

Примљено: 29.09.2012.

Прихваћен за штампу октобра 2012.